



De vive voix 6.03

Octobre 2018

Un nouvel humanisme : Réflexion sur les propos de Guy Rocher et d'Edgar Morin

Robin Dick

Peut-être comme vous, je suis vraiment tanné d'entendre parler de la marchandisation de l'éducation. C'est comme une sorte de Bonhomme sept-heures, brandi par quelques-uns pour faire peur aux profs. Il est omniprésent et nous menace en tout temps, mais on ne réussit jamais à le définir très clairement, à tel point qu'on se demande s'il existe véritablement. De quoi a-t-on peur exactement ?

Et au début de chaque année, lorsqu'on initie les travaux à la CÉ, on proclame la valeur suprême de cette instance comme étant l'ultime rempart contre cette méchante marchandisation. Ouf, on est sauvé ! À la place, on vante les mérites de l'approche humaniste. Mais encore une fois, sait-on vraiment en quoi consiste ce fameux humanisme ?

Sans prétendre répondre à ces deux questions fondamentales, j'aimerais simplement faire une petite contribution au débat en m'inspirant des réflexions de deux vieux hommes à tête blanche comme moi. Il me semble que j'entends trop souvent ces mots galvaudés, sans entendre le débat qui les sous-tend. Mais peut-être que c'est simplement parce que j'entends mal....

L'allocation de Guy Rocher, prononcée en 2017 *, alors qu'on fêtait les 50 ans d'existence des cégeps, est inspirante à plusieurs égards. La première partie, où M. Rocher parle des travaux de la Commission Parent, est frappante par le fait que les membres, 6 hommes et 2 femmes, tous.te.s issu.e.s de milieux privés et bien souvent religieux, ont réussi à mettre de côté leurs intérêts propres et ceux des institutions qu'ils représentaient, pour imaginer une institution qui correspondrait à un intérêt supérieur, un bien commun qui allait au-delà de tout corporatisme syndical, ecclésiastique, éducatif, gouvernemental ou autre. M. Rocher en parle longuement pour insister à quel point cette expérience fut insolite. Ce qu'il n'articule pas, mais j'extrapole, c'est la question qu'on pourrait se poser 50 ans après : serait-on capable aujourd'hui, dans un monde pétri d'intérêts individualistes, corporatifs et matérialistes d'un tel détachement, d'une telle aspiration vers le bien commun ? Pas sûr.

M. Rocher met en lumière le paradoxe du clivage entre, d'un côté, la culture d'antiquité et la culture populaire d'aujourd'hui, et de l'autre côté, le foisonnement artistique que nous vivons au Québec depuis plusieurs années. Il prétend que les cégeps, et l'enseignement supérieur en général, ont un rôle à jouer

dans la construction d'une base qui donnerait un sens à cette explosion culturelle populaire. Il semble préconiser également qu'on retisse des liens avec nos racines antiques. Ce qu'il propose a certainement du mérite ; on pourrait y voir une sorte de métaformation générale qui chapeaute tout ce qu'on fait dans nos cours, dans nos disciplines, dans nos programmes et dans nos institutions.

Mais on pourrait questionner à plusieurs égards la validité d'un retour sans critique sévère aux sources antiques. Notre propre tradition intellectuelle occidentale ne nous a-t-elle pas conduit (ou du moins n'a-t-elle pas été complice) jusqu'au bord d'un gouffre écologique, à une exploitation technologique quasiment dénuée de réflexion éthique, à des injustices et des inégalités criantes ? Peut-être faut-il regarder ailleurs. Mais où ?

Il y en a (ma propre fille, prof de philo, entre autres) qui diraient qu'il faut cesser de vouloir s'inspirer d'idées produites par des hommes blancs occidentaux. On a bien plus de chances d'affronter les défis énormes qui se pointent en cherchant du côté des autochtones, des Asiatiques et des Africains. C'est bien possible. Mais cela étant dit, on a encore quelques vieux sages qui, je crois, ont des choses inspirantes à nous dire. Guy Rocher en est un ; Edgar Morin, maintenant âgé de 97 ans, en est un autre.

Son petit livre, *Enseigner à vivre*, paru en 2014**, nous offrent quelque pistes de réflexion qui, selon moi, mettent un peu de chair sur l'os que Guy Rocher nous lance. Morin, lui, ne parle pas d'un retour à l'antiquité, mais il partage l'objectif de jeter des bases d'une culture qui va encadrer l'enseignement, qui va lui redonner une vitalité et qui va dans le sens d'une redéfinition de ce nouvel humanisme que Rocher propose. Pour les fins de concision, j'identifie trois éléments que je trouve particulièrement féconds parmi tant d'autres.

Premièrement, notre enseignement doit être « reliant », c'est à dire, doit chercher à se resituer consciemment et explicitement dans ce que Morin appelle « le grand récit » (p 96-103): l'univers a 13 milliards d'années, notre planète a été formée 4,5 milliards d'années, l'histoire de notre planète est ponctuée de catastrophes et de métamorphoses gigantesques, l'espèce humaine est très jeune, et la civilisation très récente. Le développement d'une identité et d'une éthique terriennes dépend de notre capacité et de notre volonté de relier notre culture et notre enseignement à ce grand récit qui englobe tout ce qu'on est et tout ce qu'on fait.

Deuxièmement, Morin dit que chaque décision qu'on prend est un pari, car nous ne pouvons pas en prévoir toutes les conséquences. Nous vivons donc dans un monde d'incertitudes. Il faudrait donc « enseigner des principes de stratégie, qui permettent d'affronter les aléas, l'inattendu et l'incertain, et de modifier leur développement, en vertu des informations acquises en cours de route. ...Il faut apprendre à naviguer dans un océan d'incertitudes à travers des archipels de certitude.» (p 37) Et comme cet apprentissage dure toute la vie, il faut se voir comme co-navigateurs dans cet océan-là.

Troisièmement, il faut valoriser l'erreur comme étant essentiel à l'acquisition de la connaissance.

« La reconnaissance de l'erreur permet de la dépasser. Aussi faudrait-il considérer l'erreur de l'élève avec attention et bienveillance pour qu'il en comprenne les causes. »(p. 74) Dans l'enseignement des langues secondes, cette vérité est évidente ; on n'apprend pas à maîtriser une langue seconde sans passer par une multitude d'erreurs (qui sont, bien souvent, des hypothèses qu'on formule et qu'on teste dans les interactions avec les autres). Morin semble nous encourager à considérer que cette approche s'applique à la connaissance tout entière.

Tu cherches

L'Inde

Tu trouves

L'Amérique (p73)

L'erreur peut donc être féconde (on met de côté la catastrophe que cette 'découverte' a engendrée).

Ces trois éléments--relier tout au grand récit, apprendre à naviguer dans l'incertitude et voir dans l'erreur une étape essentielle vers la connaissance--peuvent constituer quelques jalons clés dans l'articulation d'un humanisme qui pourraient servir de véritable rempart contre une vision réductionniste, matérialiste et utilitariste de l'éducation. Car n'est-ce pas de cela qu'il s'agit quand on parle de marchandisation ?

*<https://www.youtube.com/watch?v=pwOtVZRAETk>

**Morin, Edgar (2014). Enseigner à vivre:Manifeste pour changer l'éducation. Actes Sud / Play Bac.